

chapelle de Languidou en Plovan en faveur de laquelle la Société archéologique du Finistère avait, naguère (en 1962) entrepris une campagne de protection sous l'autorité d'Oscar Thomas... À Plonéour-Lanvern, à Tréogat, à Peumerit, à Tréméoc, à Tréguennec, les nombreuses églises, chapelles ou fermes apparaissent comme un élément spécifique – et original – d'une partie du Pays bigouden.

De Combrit à Penmarc'h, le sud du Pays bigouden est constitué par un massif granitique de teinte claire, dit granite de Pont-l'Abbé. Un peu partout, les rivages offrent une étonnante diversité de modelés granitiques, œuvres d'art abstrait. Quelques dolmens et allées couvertes méritent une attention particulière. Les nombreux menhirs « rescapés des massacres » sont le plus souvent isolés, trapus ou élancés. À l'inverse de ceux-ci, le plus souvent très frustes, les stèles en granit de l'âge de Fer sont remarquablement façonnées. Ici comme ailleurs dans le Pays bigouden, les édifices religieux prolifèrent : à Tronoën, à Saint-Jean-Trolimon, à Penmarc'h, à Pont-l'Abbé et Lambour, à Plozévet, à Loctudy, à Plogastel-Saint-Germain, à Plonéour, à Treffiat. Le granite est vraiment « sacralisé » !

En plusieurs chapitres thématiques, l'auteur étudie ensuite les croix et calvaires – « une terre crucifère » –, les tombes et monuments aux morts – « en mémoire des disparus » –, les constructions rurales et citadines – « un immense éventail de constructions » –, les phares – « la pierre porteuse de lumière » –, les infrastructures portuaires – « dans les eaux calmes, sous le choc des lames » –, les ouvrages défensifs de la côte dont le Mur de l'Atlantique et, enfin, les matériaux de viabilité. Malgré les dons de la Nature, le sous-sol du Pays bigouden, c'est-à-dire les roches vertes, les granites de Pont l'Abbé et autres granites (leucogranite, orthogneissique ou aplites de Prat ar Hastel en Tréguennec) n'ont pu faire face seuls à certaines exigences architecturales : parfois les granites de Quimper ou de Trégunc ont complété ceux du terroir ; à Penmarc'h, le phare d'Eckmühl a été érigé avec magnificence en kersanton et, plus récemment, l'art funéraire a fait appel à diverses roches françaises, surtout bretonnes, et étrangères.

Ouvrage éminemment scientifique, *Les Pierres du Pays bigouden* sont aussi un bel album de remarquables et nombreuses photographies qui rendent la lecture agréable et explicitent les développements et commentaires de l'auteur, auteur lui-même avec Skol Vreizh de la plupart des illustrations.

Jacques CHARPY

Guy SAINDRENAN, *La vigne et le vin en Bretagne : chroniques des vignobles armoricains, origines, activités, disparitions et réussites, du Finistère au pays nantais*, Spézet, Éditions Coop Breizh, 2011, 576 p.

Si Nantes n'était pas en Bretagne, il n'y aurait guère de vin breton ; cela n'empêche pas Guy Saindrenan de nous proposer un copieux ouvrage sur la vigne et le vin en

Bretagne, sous-titré chronique des vignobles armoricains. Technicien des matériaux, mais membre de l'Association pour le renouveau des vins bretons, il s'est penché depuis longtemps sur l'histoire de la vigne, une passion chez lui. Et c'est le fruit de ce travail de collecte qu'il expose au fil des presque 600 pages de cet ouvrage. Car plus qu'une chronique, c'est un tableau, fouillé, de l'histoire de la culture de la vigne sur le territoire de l'ancienne province qu'il brosse. Après une importante partie de généralités qui pourrait se présenter comme une synthèse, malgré un fourmillement de détails peu généraux, on entre dans le vif du sujet, avec la succession des vignobles qui ont couvert quelques territoires de la Bretagne : le Val de Rance, Rhuys, Redon, Guérande. Ce sont autant de petites monographies, allant des premières traces que les archives mentionnent jusqu'à la situation actuelle, où l'on constate un renouveau de cette culture jadis marquée par la catastrophe du phylloxéra. Bien entendu, le volume de chaque partie est proportionnelle aux surfaces cultivées, ou presque, allant de la douzaine de pages (Redon) à presque 70 pour Rhuys.

Le vignoble nantais occupe, quant à lui, une part importante, hors de proportion, et on s'en doute : 200 pages à lui tout seul. Le propos commence par un chapitre sur le muscadet, vin emblématique certes, mais qui pourrait laisser penser qu'il s'agit du « vin nantais », voire du « vin breton ». Si la première mention de sa commercialisation est bien attestée à Angers (qui n'est pas en Bretagne) en 1509, comme vin « étranger », l'auteur cite un contrat de 1616 passé à Vertou comme première trace du muscadet cultivé en terre bretonne. Ce document a certes été transcrit par A. Poirier dans la publication de sa thèse de droit (sur le complant) en 1940, mais sans référence aucune ; tout au plus peut-on supposer que le contrat était dans un fonds privé, non identifié, et par conséquent perdu pour l'historien. Guy Saindrenan n'a pas poussé l'enquête, ce qui nous amène à croire ce que l'on voit, c'est-à-dire le bail – déjà connu – passé à Gorges sur les terres de l'Oiselinière en 1635, conservé, lui, aux Archives départementales de Loire-Atlantique (sous-série 239 J). Avis aux amateurs chercheurs de trésor, lancés sur la trace de l'acte de 1616. Cela dit, l'histoire du vignoble nantais est largement décrit et détaillé, au fil des nombreuses sources que l'auteur a consultées et qu'il nous livre comme une matière abondante, souvent commentée ou analysée. On retrouve là l'aspect chronique, ou du moins chronologique, qui permet de voir l'évolution de la culture de la vigne de l'Antiquité – il en reste encore des traces, à Piriac notamment – jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. La période contemporaine, depuis la crise du phylloxéra largement développée, jusqu'à nos jours, avec les nouvelles problématiques d'appellation, de production et d'exportation, y a une très large part, prolongée par un court chapitre sur le vin – le muscadet toujours – et la gastronomie ; mais l'auteur a su s'arrêter avant le livre de recettes. Le muscadet omniprésent a éclipsé les autres vins nantais sur lesquels on aurait par contre aimé avoir, mais la chose était-elle possible, plus des cinq pages qui leur sont consacrées. La conclusion générale est brève, il était temps d'aller déguster.

Le travail de Guy Saindrenan a un grand mérite, c'est d'avoir compilé une importante somme de connaissances sur le sujet, qui n'avait pas vraiment fait l'objet d'un ouvrage sur toutes les périodes et tout le territoire de la Bretagne. On y puisera donc beaucoup de renseignements, mais il faudra y faire le tri, réaliser des synthèses qui manquent quelque peu dans les 576 pages de l'ouvrage, tant les détails, anecdotes, citations et digressions sont nombreuses. Et puis, la recherche des références n'est pas rendue aisée par le renvoi en fin de volume des notes de bas de pages, essentiellement les sources archivistiques et bibliographiques. Cela pose la question de la forme de l'ouvrage, secondaire certes, mais qui peut déranger le lecteur. Commencer, par exemple, après la page de titre et les remerciements, par la liste des sigles, puis les tables des matières, des illustrations, des annexes n'est pas très conventionnel. Les puristes remarqueront que la bibliographie n'est pas organisée, les références quelquefois incomplètes, alors que l'on bénéficie – est-ce utile ? – des cotes des ouvrages consultés dans telle ou telle bibliothèque. L'ouvrage est largement illustré, comprend des documents et cartes anciennes, des schémas et graphiques fort utiles, des photographies récentes et contemporaines dont certaines sans doute superflues, d'autres visuels auraient mérité un format plus grand donc plus lisible.

Un tel sujet – la vigne et le vin en Bretagne – aurait pu mériter une publication de plus grande qualité matérielle, mais il aurait fallu faire des choix : synthétiser davantage le propos, donner une part plus large – ou plus pertinente – à l'iconographie. On y aurait certes perdu en contenu, et l'historien en eût été fâché, au bénéfice du lecteur ou de l'amateur. Mais à lire – ou à consulter – l'ouvrage de Guy Saindrenan, on découvre, ou redécouvre, le vignoble breton à travers les temps et jusqu'à aujourd'hui ; il était important de pouvoir disposer d'une telle somme et il faut remercier l'auteur d'avoir eu la passion de le faire.

Jean-François CARAËS

Guillaume LÉCUEILLIER (dir.), *Les fortifications de la rade de Brest, défense d'une ville-arsenal*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, Cahiers du patrimoine 94, Inventaire général du patrimoine culturel, 2011, 388 p.

Doté d'une riche iconographie et référencé aux meilleures sources, cet ouvrage propose une étude inédite qui par son ampleur contribue à renforcer la définition de l'identité patrimoniale du territoire constitué par la ville, port et arsenal de Brest où la présence des fortifications n'était certes pas ignorée mais pouvait paraître peut-être à première vue moins évidente, à l'exception du château, qu'à d'autres sites comme au port corsaire de Saint-Malo par exemple, parce qu'elles ont parfois disparu (cas des remparts) ou parce qu'elles se confondent autant par souci de dissimulation que par la configuration du site, avec le paysage accidenté et grandiose du plus haut lieu stratégique des côtes bretonnes.